

Abellie de la Nouvelle-Orleans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Office: 323 rue de Chartres, entre Canal et Bienville.

Insured at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Table with 2 columns: Date/Time and Temperature. Includes 'Do 4 mai 1911' and 'Thermomètre de E. Claudel, Opticien'.

Bizerte et la marine française

Le Président de la République était l'autre jour à Bizerte. Bizerte forme le point d'attache de l'Afrique française à la France européenne; le lien qui unit est la flotte. Un vaste port, sous l'action colonisatrice française, entre dans l'Histoire, où il semble destiné à jouer un rôle de premier plan. Base navale, à une époque qui révèle à tous les yeux l'influence nouvelle de la marine, Bizerte sera ce que la situation maritime de la France lui permettra d'être. Son rôle ne peut encore s'élever à celui de sa voisine d'en face, Toulon. Ces deux têtes de ligne constituent comme les pôles d'un puissant condensateur naval couvrant de ses lignes de force le champ méditerranéen. Mais Toulon représente le pôle d'émission; Bizerte n'est encore qu'un récepteur. La longueur des communications avec Paris s'oppose actuellement à ce qu'on y construise des bateaux comme dans un arsenal métropolitain; la surveillance technique ou administrative d'une pareille construction demande la visite d'ingénieurs, de contrôleurs, des déplacements de personnel que la distance contrarie. Il serait, par ailleurs, incompatible avec une saine stratégie d'enfermer dans une prison sur la côte d'Afrique les navires en réserve ou en réparation, qui ne pourraient rejoindre au premier appel le gros des forces françaises et la base provençale. L'indispensable concentration est à ce prix; et l'on sait que la flotte, comme une véritable armée de couverture, doit rester toujours disposée en vue d'hostilités immédiates. Que restera-t-il à Bizerte? L'entretien courant des escadres, la flottille, des travaux d'un caractère militaire accessoire. Ces derniers peuvent être assez développés pour soutenir le fonctionnement des ateliers. La flottille de Bizerte deviendra de plus en plus importante. Enfin, une des divisions de l'escadre, qualifiée division de remplacement, devrait s'y trouver sans cesse, l'une remplaçant l'autre suivant un roulement prévu. Ce fut le système inauguré par l'amiral Germinet, lors de son brillant passage à la tête de l'escadre française. Avec ces éléments de vie navale et ceux que la garnison lui apporte, Bizerte se développera peu à peu en attendant l'exploitation d'une position commerciale que la France aurait intérêt à mettre en valeur. Il faut, pour leur croissance, compter largement le temps à ceux qui doivent remplir une grande destinée.

LE PRESTIGE DE L'UNIFORME

Paris, 19 avril. Le "prestige de l'uniforme". Une phrase qu'il va falloir à l'avenir rayer de la conversation. Les nécessités de la guerre actuelle l'exigent. Autrefois, en effet, on s'attachait à rendre l'uniforme des soldats français le plus attrayant possible. Les affiches des recrues, sous l'ancien régime, ne manquaient pas, parmi les avantages destinés à séduire les recrues, de mentionner "l'uniforme coquet" du régiment. Et, de fait, au théâtre, nous admirons encore les jolis garde-français, et les beaux mousquetaires d'antan. Sous le premier Empire aussi, on choisit avec soin les costumes des divers régiments. Béranger a chanté "ces habits bleus, par la victoire usés". Mais, avant d'être usés, ces habits bleus avaient été flamboyants et crânes. Avant la victoire sur les ennemis, ils avaient remporté la victoire sur les cœurs sensibles. Si jamais le prestige de l'uniforme exista et fut à son apogée, ce fut bien sous cette époque glorieuse qu'on dit, et où le "pekin" ne comptait que pour bien peu. Sous la Restauration, sous Louis-Philippe, sous la deuxième République et la deuxième Empire, le prestige de l'uniforme continua. Ceux qui, par un triste privilège, ont connu les costumes de l'armée, avant 1870, peuvent en témoigner. Napoléon III tenait sa force de la mer et il voulait que l'armée fut l'objet de toutes les faveurs. La première était de l'habiller de façon à la rendre fière d'elle-même. La multiplicité des uniformes était fantastique. Non seulement, elle variait avec les corps, mais, dans chaque corps, il y avait des distinctions de couleurs et d'insignes. Nous en mentionnerons tout à l'heure quelques-unes. Mais d'abord parlons de cette élite de l'armée impériale: les Cent-gardes. Tous des géants, tris et beaux sous le vol. Qu'ils étaient beaux avec leur courte tunique bleu de ciel, sur laquelle s'attachait la cuirasse étincelante, dorée, avec le soleil au milieu duquel brillait l'écusson impérial. Jamais les chevaliers du moyen âge n'atteignirent ce "sumum" de splendeur. Ceux-là vraiment avaient le prestige de l'uniforme. Puis, c'étaient les guides, dolman vert et pantalon rouge, avec brandebourgs d'or. Non pas les cinq ou six maigres tresses qu'on voit encore sur les vestes de nos cavaliers actuels: neuf rangs de brandebourgs doubles et neuf tringles rangs de boutons dorés. Et le dolman pinçait la taille, et le pantalon à bande d'or était à sa coupe savante. Un vrai costume de ténor d'opéra comique. Par une coquetterie issue d'une ancienne tradition, les musiciens et les trompettes avaient "la couleur inverse", le dolman rouge et le pantalon vert. Un privilège de ce corps d'élite. Puis les carabiniers, les plus

grands soldats de l'armée après les Cent-gardes, rehaussés encore par leur casque monumental: les cuirassiers qui ont montré à Reischaffen qu'ils étaient les fils de ceux qui comblèrent de leurs cadavres le fossé de Waterloo; les dragons à la petite veste verte, collet et revers blancs; les lanciers à l'original shapska polonaise, et dont chaque régiment avait un plastron de couleur différente: les chasseurs, dolman vert à brandebourgs serrés comme ceux des guides et des hussards, bonnet-talpac et astrakan; les hussards. Il y en avait neuf régiments de hussards, ayant chacun ses couleurs distinctives: le premier avait képi rouge, pantalon rouge, pelisse et dolman bleu, brandebourgs blancs. Et, pour la grande tenue le colback, sorte de bonnet à poil large, bas et évasé, orné d'une aigrette et d'une flamme rouge. Avec cela, la sabretache qui battait le mollet. Un chic qu'il fallait apprendre pour séduire les cœurs et que les anciens s'empressaient d'enseigner aux nouveaux. En marche, en charge, surtout, rien n'était beau comme ces cavaliers qui filaient aux grands galops de leurs chevaux arabes, la pelisse suspendue au cou et flottante, comme une traîne éblouissante. Savez-vous qu'une pelisse d'officier, toute chamarrée d'or et d'argent, coûtait dans les 1,200 à 1,500 francs? Le second régiment se distinguait par sa sobriété: képi bleu, pantalon bleu, pelisse et dolman marron, brandebourgs noirs. On les appelait "les gendarmes", mais ils ne prenaient pas ce surnom de mauvaise part. Au contraire. La gendarmerie est un corps d'élite où l'on n'accepte que des hommes dont on est sûr. Le 2e hussards disait que, lui aussi, était composé d'hommes sur lesquels on pouvait compter jusqu'à la mort. Le troisième ressemblait un peu au premier. De loin, il avait, en effet, le pantalon rouge et le dolman bleu. Mais ce dolman était bleu de ciel et orné de brandebourgs jaunes pour les soldats, d'or pour les officiers. Et cela continuait ainsi jusqu'au huitième qui était tout noir avec brandebourgs blancs (argent pour les officiers) et qu'on appelait les hussards de Chartres, et au neuvième qui lui, était tout rouge. A quoi rimait cette bigarrure? C'est bien simple. A entretenir entre les divers régiments une rivalité ou plutôt une émulation dont on savait profiter en temps de guerre. — Allons, enfants, disait le colonel, montrons un peu ce que les rouges savent faire! Et les cavaliers piquaient des deux, décidés à se faire sabrer au besoin jusqu'au dernier, plutôt que de "flanquer" et de laisser dire que leur régiment avait failli. Toute l'armée, en effet, en les voyant passer, savait qu'ils étaient. Il y avait là un point d'honneur engagé... une question d'amour propre. Et en France, on n'hésite pas à se faire, s'il le faut, tuer pour l'amour-propre. C'était la même chose dans l'infanterie. On avait fait, depuis la guerre de Crimée, une telle réputation au zouaves, que tous les jeunes gens voulaient s'engager dans leurs régiments. Mais le pantalon à bande d'or était en aucune façon cette supériorité. Eux aussi avaient "buriné" en Crimée et aussi en Italie et ils avaient la prétention d'enfoncer un bataillon ou de monter à l'assaut aussi bravement et aussi vivement que les "culottes blanches". Et, même dans leurs régiments,

il y avait encore un sujet d'émulation. Chaque bataillon comprenait deux compagnies d'élite: les grenadiers et les voltigeurs. Les grenadiers avaient le pompon et les épaulettes rouges; les voltigeurs, le pompon et les épaulettes jonquille; les deux compagnies avaient seules le droit de porter le sabre au côté et... l'impériale au menton. Double sujet d'envie pour les compagnies du centre qui avaient le pompon vert ou noir, les épaulettes vertes, (et encore de puis quelques années seulement, jusqu'à la guerre d'Orient, elles n'avaient que la "tournante" sans franges) et le menton rasé. Aussi, chaque "centrier" faisait-il tous ses efforts pour arriver par son zèle, son instruction, sa bonne conduite, à faire partie, suivant sa taille, de l'une ou de l'autre des compagnies favorites. Quoi qu'on en dise, l'émulation des régiments d'infanterie a considérablement atténué l'esprit militaire. Parlerons-nous de l'artillerie, avec sa veste de postillon, conservée aujourd'hui seulement par les officiers-élèves de Fontainebleau, avec sa "fourragère", interminable cordon rouge qui passait en aiguillette sur le bras et sur la poitrine pour aller se rattacher au shako; du génie, si fier de son plastron de velours que, seul avec les pompiers (sapeurs du génie, sapeurs-pompiers, mis par conséquent sur le même rang). Il avait le droit de porter dans toute l'armée? Tout cela à disparu, s'est fondu dans le dolman ou la vareuse, imposés à tous les corps. Car, il est intéressant de remarquer ceci que d'époque en époque, l'uniforme français s'est démocratisé. Sous le premier Empire, la Restauration, les soldats portaient l'habit; sous la monarchie de Juillet, la seconde République, le second Empire, la tunique qui est une sorte de redingote; sous la troisième République, ils ont le dolman qui est un veston; dans le prochain changement, on va leur donner la vareuse qui est un vêtement de travail, une blouse. C'est indéniable, nous dit-on. Le temps n'est plus où les Français, pour charger l'ennemi, se faisaient beaux; où les soldats de Louis XV, hussards et grenadiers, fraisaient leurs cadettes; où Murat, couvert de dorures, remarquable entre tous à son immense et flamboyant panache, se lançait au premier rang, entraînant après lui ses cavaliers enthousiasmés. Le courage individuel, l'ardeur, la "furia francese" ont fait leur temps. Il nous faut maintenant faire la guerre de couple, nous cacher de l'ennemi, nous dissimuler derrière les arbres, parmi les broussailles, à l'abri des monticules, comme les apaches de Fenimore Cooper. Nous ne dirons plus jamais, comme à Fontenoy: "Tirez les premiers, messieurs." Donc, nous n'avons plus besoin de beaux uniformes. Il nous en faut, au contraire, qui soient aussi efficaces, aussi ternes que possible. C'est le progrès. Malgré tout, quelle que soit la nécessité à subir, on ne nous empêchera pas de regretter l'époque, où rien que pour le costume, les jeunes gens s'engageaient dans notre armée, où ils subissaient la salutaire influence du "prestige de l'uniforme".

Le Prof Parker.

New Haven, Conn., 4 mai.— L'opéra "Mona" qui a obtenu le prix de \$10,000 offert par la Metropolitan Opera Company, a été écrit par le Prof. Horatio Parker, de Yale, dans une petite baraque à un point isolé dans les environs

Une chasse au lion.

M. Guillaume Vasse, dans le "Progrès", raconte comment il eut la chance de rencontrer en Afrique, une véritable bande de lions: Là où les lions sont le plus à craindre, c'est quand ils se font mangés d'hommes. D'ordinaire, le lion vit en famille: un mâle est généralement suivi de deux ou trois femelles souvent accompagnées de petits. J'ai vu de ces familles de lions compter douze ou quinze individus. Au moment de la saison sèche, quand les herbes sont brûlées, les pâturages sont rares et les abreuvoirs clairsemés, les animaux, antilopes et zèbres, se réunissent en immenses troupeaux aux endroits où ils sont assurés de trouver provende et boisson. Les lions chassent à cette époque en bandes, une partie d'entre eux rabattant le gibier qu'ils effrayent par leur odeur et leurs rugissements, tandis que d'autres, embusqués, sautent sur la proie venue à leur portée. Vainqueurs, ils rappellent à la curée tous les membres de la troupe et l'on se partage le cadavre. Mais si quelque lion, par suite de vieillesse, de blessure mal guérie, d'épine dans la patte, est incapable de chasser comme ses frères, ceux-ci l'expulsent de l'association. Il vient alors rôder autour des villages indigènes et, après avoir croqué des chèbres et des chiens, il en arrive à s'attaquer à l'homme. Dès qu'il y a goûté, c'est fini: il ne vivra plus que de chair humaine. C'est le cœur plein d'espoir que je partis un petit jour, suivi de deux noirs. Un léger brouillard opaque couvrait la plaine; on entendait au loin les zèbres et les gnous s'abroier, tandis qu'un vol de grues couronnées passait sur nos têtes en posant des cris mélancoliques. A quel que distance de l'endroit où j'étais installé le kob, l'apérois une troupe d'animaux dont les silhouettes sont imprégnées dans la brume. "Des lions, maître!" me souffla un noir. Je m'avance et je distingue la bande de lions signalée la veille. Ils sont à la place où gisait le kob, dont il ne reste plus que des ossements épars. Les huit lions sont bien là: les deux mâles et une lionne sont couchés et, repus, digèrent. Plus près de moi, deux lionnes debout les regardent: à quelques pas une troisième assise sur son train de derrière, se lèche la patte; les deux lionceaux, sur la gauche, se disputent en grognant un femar décharné du kob. Trois chacals, à distance respectueuse, assistent muets à cette scène et attendent que leur tour soit venu quand les lions leur ôderont la place. D'une balle au milieu du cou, je mets fin à la toilette de la lionne en veine de coquetterie. Au bruit de la détonation et à la vue de ce foudroyant exemple, tous les convives se sont dressés, interrogent l'espace du regard et de l'odorat. Grâce à la poudre sans fumée, rien n'a décelé ma présence. J'en profite pour étendre sur place une seconde lionne, frappée d'un projectile au même endroit. Cette fois, j'ai été vu par les deux lions et par la lionne qui se trouve avec eux. Ils prennent la fuite vers les bois qui, au loin, me font face. A contre-pied, la

lionne qui reste avec ses petits, affolée par ces deux morts et le déroute de ses compagnons, s'enfuit d'effroi vers moi. Je me redresse: elle m'aperçoit, s'aplatit un instant sur le sol puis charge, la queue droite, les oreilles couchées, les babines retroussées, renouant furieusement. Les lionceaux l'escortent, imitant en tous points ce qu'elle veut faire à leur mère. Un coup de feu au poitrail cloque au sol ce dangereux adversaire. Ses enfants restent auprès d'elle, me montrant les dents à quarante pas. Comme ils ne bougent pas, je remplace les deux cartouches qui me restent par un nouveau chargeur, rempli de cinq cartouches, et, en deux balles, j'expédie ces deux derniers ennemis, déjà respectables, puisqu'ils mesuraient 2 m. 32 et 2 m. 25. Les trois lionnes abattues avaient comme dimensions 2 m. 78, 2 m. 68 et 2 m. 60. Ces trophées étaient, certes, de petite valeur puisque mon plus beau lion mesurait 3 m. 47 et ma plus belle lionne 2 m. 82; mais la chance dont j'ai été gratifié ce jour-là m'a procuré l'une des plus palpitantes sensations dont mon âme de chasseur ait reçu l'impression.

LE VIOLON D'INGRES.

Ainsi qu'il avait été annoncé, le grand violoniste Jean Kubelick était à Paris le 28 avril, afin de répondre au vœu qui lui avait été exprimé au nom du comité d'Ingres. Ce jour-là, un gala eut lieu, dans les galeries Georges Petit, à 4 heures. Devant les œuvres réunies de l'illustre peintre, Kubelick josa, sur le violon d'Ingres, les morceaux que celui-ci affectionnait particulièrement. Kubelick sur le violon d'Ingres: quel régal! D'autre part, M. Louis D'émér s'est fait entendre sur le clavecin de Chopin, admirablement prêté par M. Gustave Lyon. Mme Jeanne Raunay, qui de pieux sentiments de famille ouïssent à la mémoire d'Ingres, a chanté en grande artiste qu'elle est, Gluck et Spontini. M. Marotère a dit du Méhul et Mme. Trohaoua a dansé également du Gluck. Enfin, Mlle Marie Leconte a bien voulu consentir à dire les vers délicieux de Banville en l'honneur de "La Source" d'Ingres. A 5 heures, un thé, offert aux assistants par le comité a été servi par Rampelmayer. Malheureusement, la galerie Georges Petit ne contient que 500 places qui étaient toutes retenues. Le plus vieux arbre de France. La municipalité de Banessac (Lozère) vient de vendre aux enchères un énorme tilleul, qui ornait la place de ce village, et qui était sans doute l'un des plus vieux arbres de France. Il datait, en effet, du seizième siècle. Planté sous François Ier, un jour de réjouissance populaire, due, d'après la tradition, à la victoire de Marignan, il avait été le témoin aussi complaisant que discret de discussions parfois orageuses et d'échanges de tendres aveux. C'est à l'ombre de ces vastes branches tutélaires que se discutait jadis les intérêts de la commune, et que, de tout temps se sont donné rendez-vous les amoureux. Ce géant du règne végétal a été adjugé pour la modique somme de seize francs. Il fallait que la commune de Banessac eût bien besoin de seize francs....

ORPHEUM.

Le succès de l'intéressant programme de l'Orpheum est plus grand à chaque représentation, de sorte que la dernière semaine est l'une des plus brillantes de la saison. Les divers numéros sont admirablement exécutés par d'humbles artistes auxquels le public ne ménage pas ses applaudissements.

WEST END.

A l'occasion de la réouverture du West End, qui est fixée à dimanche prochain, la New Orleans Railway Co rappelle au public que le départ des trains pour West End et Fort Espagnol aura lieu de la rue Sud Rempart, entre Canal et Tulane et non plus comme les années précédentes de l'angle des rues Canal et Baronne. La compagnie a dû se résoudre à ce changement en raison du trafic toujours plus considérable dans le centre de la ville et afin d'éviter l'encombrement sur la rue du Canal. Les personnes se rendant au West End ou au Fort Espagnol peuvent acheter à l'avance leurs billets au bureau de la compagnie 126 rue Sud Rempart. En prévision de la foule considérable qui se rendra dimanche au West End plusieurs services spéciaux seront organisés ce jour-là, et le trafic ne souffrira pas de retards. Un excellent programme de vaudeville sera donné sur la scène du théâtre ainsi que de nombreuses vues cinématographiques sous la direction de M. Jules Bistes, gérant de l'Orpheum. La musique sera fournie par l'excellent orchestre du professeur Tosso qui depuis trois ans fait les délices des habitués du West End.

L'ABELLE

DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes.

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche. ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$13.00. Un an: \$13.00. 6 mois: \$7.00. 3 mois: \$4.00.

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris: 16.10. Un an: \$16.10. 6 mois: \$8.50. 3 mois: \$5.00.

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin. Pour les Etats-Unis, port compris: \$3.00. Un an: \$18.00. 6 mois: \$10.00. 3 mois: \$6.00.

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger \$4.00. Un an: \$24.00. 6 mois: \$12.00. 3 mois: \$7.00.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans toute édition quotidienne, non abonnée y est donc droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITS SUR EXPRESS.

Feuilleton

—DE—

L'ABELLE DE LA N. O.

No 22. Commencé le 11 avril 1911.

LA BANDE DU "RAT"

GRAND ROMAN INEDIT

Par MAXIME AUBOUIN

PREMIERE PARTIE

VIII

LES DECOUVRETES DE BORDAS

(Suite)

Pauvre ange! elle était mignonne comme tout. Nous avions

fini par l'appeler "Lolite" et elle ne se connaissait pas d'autre nom. Entendant dire autour d'elle qu'elle était jolie, elle répétait naïvement: "Je suis jolie, Lolite!" — chérie, va! — Ah! quel chagrin, monsieur!... Notre Eugène, — "Zéne", comme elle l'avait baptisé, — l'avait adoptée comme sa sœur. Elle l'adorait, et lui, aurait passé dans le feu pour elle. Il était attentionné pour elle, on n'a pas idée. Il la conduisait à l'école, le matin, l'en ramenait le soir, l'accompagnait à leurs moments de liberté, respirer le bon air au Jardin des Plantes. "C'est là que le malheur se produisait. Donc, un jeudi après-midi, que les deux enfants se trouvaient au Jardin des Plantes, un monsieur qui dessinait, là sur un banc, près d'eux, appela Eugène et lui dit: "He gamin, veux-tu aller me chercher un paquet de cigaretttes du Levant? Tu auras dix sous pour ta course?" Vous savez ce que c'est les gosses? Dix sous! la somme était tentante pour un garçon qu'on ne prive de rien à la maison mais qu'on ne gâte pas non plus d'argent de poche et qui n'avait idée qu'à satisfaire les fantaisies de son idole. Il courut donc au plus prochain bureau de tabac. Quand il revint, le monsieur

était bien toujours là, mais la petite ne se reconnaissait plus dans une aînée, occupée à fabriquer des pâtés, avait disparu. — Pardou, interrompit Bordas, comment était ce monsieur? — Très élégant, une grande barbe blonde... Bordas tressaillit. — Mon homme de cette nuit!... gronda-t-il en aparté. Et tout haut: — Contenez-vous. — Quand il s'aperçut que Lolite n'est plus là, Eugène demanda au monsieur: "Vous n'avez pas vu s'éloigner la petite fille qui jouait là, tout à l'heure?" — Ma foi non, j'étais absorbé par mon dessin, je n'ai pas fait attention. Alors, Eugène appelle "Lolite? Lolite?" Pas de réponse. Il s'étonne, cherche, en courant comme un fol, dans toutes les allées, et continuant d'appeler "Lolite! Lolite!" Personne! Enfin, en interrogeant l'un après l'autre tous les gardiens, il en trouve un qui a vu une fillette se rapportant à son signalement qui s'en était allée du côté du quai Saint-Bernard, ma foi, je ne saurais vous exprimer comment, — mettez un garçon de la taille de mon Eugène et qui aurait en une tête d'homme... — Un pain, quoi?

— C'est ça même, un pain. — Parbleu! se récria Bordas, le courant Janet, c'est clair! — Vous le connaissez? Interrogea vivement Mme Crépin. — Non, madame, je n'ai jamais vu ce drôle, mais on m'a fourni son signalement, et votre récit m'apporte la preuve définitive que l'enlèvement de votre Gilberte et la machination dirigée contre M. Février relèvent d'un seul et même complot. — Est-ce Dieu possible! — C'est certain, mais veuillez achever. — Et bien! monsieur, que vous dirais-je? Eugène revint à la maison, désespéré, sanglotant. La police fut avertie par mon frère. On chercha partout on fouilla tous les bouges, toutes les banlieues. Chavert, de son côté, remua ciel et terre, accompagné d'Eugène, qui le suivait partout sans vouloir le lâcher d'une seconde. On ne découvrit aucune trace de l'enfant, et, maintenant, comme voilà de cela deux mois d'avant hier, nous avons renoncé à la retrouver. — C'est ce que nous verrons! déclara Bordas d'un ton résolu. L'affaire, reprise dans le sens où je vais l'orienter dès demain, va changer de face. Je n'ai pas le temps de vous en dire plus long, car on attend impatientement chez moi les nouvelles que je rapporte de Nantes, et je me suis attardé là beaucoup plus que je ne supposais. Mais envoyez-moi votre

frère, sans faute, demain matin, et j'espère qu'avant longtemps vous serez rentrée en possession de votre petite Lolite... — Dieu vous entende! murmura Mme Crépin, les yeux inondés de larmes, en serrant avec effusion les mains de l'avocat, qui venait de lui apporter une fleur d'espoir... Nos lecteurs ne seront sans doute pas fâchés d'apprendre au juste ce qu'était devenue Gilberte Aubin. Ouvrons donc ici une parenthèse. Par cet après-midi ensoleillé de la mi-octobre, Zéne, profitant de son jeudi, avait emmené Lolite au Jardin des Plantes. Zéne avait douze ans. Il ne lui manquait pour être un homme qu'un pied de taille et de la barbe. Pas très grand, mais robuste, déhanché, leste, hardi d'attaque, "costaud" la frimousse intelligente, l'œil futé, la main vive, bavard et frondeur comme un pteriot, il représentait excellentement le type du gamin de Paris. — J'entends de celui qui fera plus tard un honnête travailleur, un bon chef de famille, un citoyen utile à la société, non de cette mauvaise graine d'apaches, pourriture du ruisseau, que gnettent la maison de correction, plus tard la centrale ou la Nouvelle. Malgré ses petits défauts, — qui en ont exempt? — c'était un garçon sérieux qui, en atten-

tant le moment de choisir une carrière, potassait consciencieusement son certificat d'études primaires, et, à ses heures de loisir, faisait les commissions du ménage, servait de mentor et de compagnon de jeux à Mlle Lolite. Mlle Lolite avait six ans. Plus blonde qu'une Gretchen allemande, avec des yeux bleus, un regard réfléchi de grande personne, mignonne à croquer sous la capeline d'écaille et dans les atours dont la parait la coquetterie orgueilleuse de "tata Pin" sa mère adoptive, Lolite était l'idole de Zéne qui, pour elle, eût, sans l'ombre d'une hésitation, sacrifié tous ses trésors, ses billes, ses sous, son magnifique couteau à trois lames, voire ses quatre membres au besoin. Elle le lui rendait bien, il y avait entre eux réciprocité de culte. Il se mêlait en effet à la tendresse de Lolite, quelque chose comme de la vénération à l'égard de cet homme qui avait le geste du double de son âge, et dont les actes et les paroles lui inspiraient le plus profond respect. "Zéne a dit..." formulait, dans la bouche de Lolite, la suprême invocation de l'autorité. Quand Zéne avait prononcé "Ça, c'est chouette!" ou "Ça, c'est dégoutant!" — ce verdict passait en jugement définitif et sans appel, il devenait article de foi, et inutile d'y contredire, fût-ce "tonton Pin", ou "tata Pin",

voire l'augure de la famille, "tonton Yavert". Donc, Zéne avait emmené Lolite au Jardin des Plantes. Après leur coutumière visite à leurs bêtes préférées, il l'avait installée aux abords du petit labyrinthe avec son seau et sa pelle, et, tandis qu'elle s'abourrait gravement dans la confection de ses pâtés, lui, sans trop s'éloigner d'elle, se fondait dans les massifs pour, sournoisement, le misérable, tenter d'abattre, avec un lance-plomb de sa fabrication, quelques malheureux oisillons destinés à varier, servie, le soir, en brochette, le menu dîner de mademoiselle, qu'il savait gourmand de ce mets aussi friand que défendu. Expert à cette chasse, habile à dépiéter la vigilance des gardiens, notre Nemrod rapportait triomphalement dans sa poche, cinq molnaeux dodus à souhait lorsqu'un monsieur à grande barbe blonde, très élégant, le pria d'aller lui quérir un paquet de cigaretttes au plus prochain bureau de tabac. — la commission serait de cinquante centimes. Vous pensez ce qu'il accepta. Dix sous! veine! de quoi ajouter au menu de la pâtisserie! — Lolite adorait les tartelottes!... C'était l'affaire de quelques minutes. Il jeta un coup d'œil du côté de la petite, la vit plus occupée que jamais à ses pâtés, et, sans